

Récit d'un berger en ville Pâturage urbain : éthique agricole ou esthétique factice?

Mathyas Lefebure

Numéro 320, été 2018

Îlots urbains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89465ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebure, M. (2018). Récit d'un berger en ville : pâturage urbain : éthique agricole ou esthétique factice? *Liberté*, (320), 30–32.

Récit d'un berger en ville

Pâturage urbain : éthique agricole ou esthétique factice ?

MATHYAS LEFEBURE

« Le spectacle est le moment où la marchandise est parvenue à l'occupation totale de la vie sociale. »
GUY DEBORD

Je suis dans un parc, assis sur la paille d'une bergerie bricolée de cinq mètres carrés, dans un quartier où les citoyens votent plutôt à gauche et dont la mairie d'arrondissement est avant-gardiste. C'est *cool*. J'y exerce un métier peu commun, celui de berger urbain. J'ai la garde de dix moutons, bien peu par rapport à une vie d'avant où j'étais berger d'alpage et que j'en gardais deux mille. On reçoit beaucoup de citoyens, au troupeau.

Dans trois parcs de Montréal, je vais montrer l'éco-pâturage, pratique ancestrale qui s'est perdue mais qui tend à revenir comme moyen écologique d'entretenir des parcelles, des friches, en zones agricoles comme en ville, mais surtout tenter de retisser un lien brisé entre la cité et les rangs, de lever la voile sur ce qui se passe sur les parcelles qui nourrissent la ville.

La pluie qui tombe lentement du ciel sans lumière vide la vie de Montréal, en ce morne après-midi de juillet. J'ai un spleen urbain. Il y a eu un temps où mes spleens venaient de la brume des hautes cimes ; j'étais hors du monde.

J'en profite pour discuter avec Biquette, la Socrate du troupeau.

— Ça va, Biquette ?

Elle trouve que les médias nous mangent tout ronds. Ces photos incessantes, ces reportages. Elle se demande à quoi ça rime, cette histoire d'agriculture urbaine, de pâturage urbain.

Ah. Il n'y a pas *une* agriculture urbaine, mais *des* agricultures urbaines. Il y a celle issue de crises alimentaires en Amérique latine, née dans l'urgence de la subsistance, devenue avec le temps un modèle d'ingéniosité ; il y a celles qui sont nées d'initiatives de citoyens, soucieux de leur environnement urbain, d'une certaine autonomie alimentaire, rassemblés autour d'un projet de vie de quartier ; il y a celle de la culture un peu opportuniste de la bonne conscience. Tout comme il n'y a pas *une* agriculture au sens plus large, mais *des* agricultures, dont les approches de la terre, les pratiques

et les sensibilités sont variées. *Pas de pays sans paysans*, pas d'agriculture urbaine sans agriculture sensée, sur un territoire agricole libre.

— Il y en a, des choses à dire, Biquette, c'est pour ça qu'on mange ici.

Elle hoche de la tête en ruminant. Biquette est toujours maussade quand il pleut. Elle trouve plutôt que tout cela ressemble à un zoo ou à un parc d'attractions.

— Tu y vas fort, Biquette. C'est méchant pour nos bailleurs de fonds.

○ ○ ○

Devant le valet vert de la mairie centrale, j'avais fait défiler le PowerPoint. Il avait sa tête d'élue, et son précieux temps demandait de faire glisser les diapositives plus vite ; on ne retient pas trop longtemps un homme important. Il aura au moins appris que du lait des brebis on peut faire du fromage. Il ne le savait pas.

Il fallait faire le *pitch* : « Pourquoi des moutons ? » Agriculture urbaine et agriculture sont pour moi liées par un élément essentiel : l'éducation, et par-delà la production, la transmission de savoir-faire, pour que tout citoyen puisse produire, à échelle individuelle ou familiale, la part qui l'intéresse de son alimentation. Et qu'il dispose de connaissances en agromonie, en maraîchage, en élevage, en gastronomie, pour faire des choix réfléchis, poser un regard éclairé sur l'agriculture qui se fait en campagne, quand la campagne nourrit la ville. Et des connaissances sur le cadre législatif et institutionnel en place, c'est-à-dire les lois, les règlements et les interdictions auxquels les agriculteurs sont soumis, et que beaucoup ignorent, et ce, pour pouvoir en débattre, collaborer à son évolu... « Allez, plus vite les *slides* ! »

Était-il en train de calculer le capital politique que le projet pouvait *produire* ? Juste au cas où, j'évitai de mentionner que c'était un projet subversif, opposé à une agriculture urbaine cosmétique qui confondrait le jardin urbain et le dessin horticole orné d'un logo, ou qui serait le terreau de marketing alimentaire et politique pour les loups à l'affût de symboles à transformer en marchandises.

J'évitai aussi de préciser qu'une fois le pied mis dans la porte, peut-être qu'une prise de conscience nous amènerait à manger autrement, au point où, par une réaction municipale enflammée propageant son étincelle dans les prairies du pays, on en ferait crouler le MAPAQ sous ses contradictions. C'était mon petit rêve secret.

○ ○ ○

Biquette est toujours dubitative. Remplacer les tondeuses? Faire du lait ou de la viande ici?

— Non, Biquette. Ce n'est pas un vrai pré.

Certes, l'entretien alternatif de parcelles ou de friches en ville a du sens pour bien des raisons, notamment écologiques. Mais elle n'en est qu'à ses premiers balbutiements. On ne va pas remplacer les tondeuses de tous les parcs demain, ni tous les émondeurs; mais notre présence intrigue sur le pâturage alternatif, notre présence éveille la curiosité et parfois la conscience.

Produire de la viande ou du fromage, en supposant que les normes sanitaires en place fléchissent un jour, pourquoi pas, mais à toute petite échelle, voire à échelle individuelle. On ne se substituera pas aux fermes. On ne refera pas la ville en la nourrissant en entier avec des serres sur tous les toits, l'idée relève plutôt du marketing des fermes Lufa. Mais on ramène dans l'espace urbain le *concret*, les *fondamentaux* de l'agriculture raisonnée: des animaux qui sont nourris *dehors* – et non dans des usines –, qui mangent l'herbe qui pousse dans les prés, sans intrants. Comme ici leur fumier engraisse les jardins communautaires, plutôt que de finir en lisier dans les cours d'eau, ça suscite des questions, ça nourrit des ateliers et permet de comprendre le lien profond que nous avons avec notre environnement.

Si la vie à la ferme n'est pas aussi bucolique sur une exploitation que dans le parc, si on n'en voit pas le labeur quotidien, les aléas financiers et météorologiques, le parc est un endroit pour en parler, pour visionner en plein air des documentaires, écouter des conférences et des prises de position sur les circuits de vente, les intermédiaires de l'agroalimentaire, le monopole syndical, les quotas...

○ ○ ○

Pour mon congé, je file dans un vrai pré, celui d'où vient Biquette. L'air est bon. Là, le travail est réel. Les brebis (le troupeau qui n'est pas en ville) passent sous les clôtures de leur pâturage et brisent la broche; il faut les refaire à s'en saigner les mains. Là, l'hiver d'avant, on a fait l'agnelage, on n'a pas dormi, on a veillé sur les agneaux, mis du foin matin et soir, assumé le fait que la passion des moutons demeurerait malgré cinq ans de chute des revenus, et géré une mortalité subite des agneaux malgré le travail bien fait. Là, on envoie des agneaux à l'abattoir, sans pour autant ne pas veiller quatre-vingts heures par semaine à leur bien-être.

Là, on n'a pas cette fonctionnaire de la ville qui nous demande de nous assurer que le projet urbain *ne compte aucun mort* sans quoi il serait condamné. Ce n'est pas bon

pour la réputation et ça retomberait sur le valet vert. On y est confronté, à la campagne, à des fonctionnaires qui n'ont jamais mis un pied dans une bergerie, qui exigent de remplir des formulaires et qui imposent des normes sanitaires démesurées, mais ils n'ont pas de temps *politique* à consacrer à la folklorisation de l'agriculture. On travaille.

Je suis avec les sœurs de Biquette. Elles me demandent des nouvelles, elles me demandent si on est en train de changer le monde en ville, puisque c'est là que l'on mange leur progéniture. Elles me demandent si l'utopie du circuit court va enfin advenir. J'ai de mauvaises nouvelles pour elles.

— En ville, il y a des innovations esthétiques, mais pas de changements profonds en synergie avec la campagne. Il y a de la bienveillance...

Elles sont déçues, mais... il y a du boulot: elles doivent manger; leur éleveuse trime dur, sur son tracteur, dans la bergerie, tout en remplissant des papiers, tous les jours. Leur avidité pour un nouveau monde est insatiable, et puisque je leur ai fait passer l'audition pour choisir les plus belles d'entre elles pour aller en ville, je prends le temps de leur causer d'agriculture urbaine.

— Vous savez, les filles, ce n'est pas la réalité de la ferme, en ville. Mais au moins vos sœurs y sont un miroir de l'incongruité de la vie moderne.

○ ○ ○

C'est un après-midi qui va produire du bruit médiatique autant que les brebis vont brouter de l'herbe: les journalistes sont trois fois plus nombreux que le troupeau. Des centaines de citoyens sont avec nous pour cette manœuvre exotique: une *transhumance* entre deux parcs, quelques coins de rues. Des dizaines de bergers urbains, formés le matin même, vont nous aider à entourer les moutons sur le trottoir de l'avenue Laurier pour que le déplacement se déroule bien, eux-mêmes entourés par des caméras, des appareils photo et des micros, le parcours est même diffusé en direct sur la page Facebook de TVA.

À l'exception de quelques fleurs de parterre croquées et d'un caméraman qui s'impatiente parce que le berger ne laisse pas sa main assez longtemps dans le seau à grain pour un gros plan en marche, la manœuvre se passe sans incidents, et tout le balcon du quartier sourit, photographie un défilé qui se termine par l'arrivée joyeuse du troupeau dans l'herbe drue du nouveau parc.

En entrevue avec la télé, j'explique que la mission pédagogique d'un projet de pâturage urbain est pour moi sa fonction fondamentale. Je parle en détail du rapprochement qu'il crée avec la campagne des paysans, autour des espaces occupés par les petits troupeaux; je parle de la rencontre entre la ville et la campagne qu'il permet, par des ateliers, de la vente directe, des conférences; je dis que la réparation du pont entre le monde urbain et le monde rural fait partie de cette mission; la création d'une agora où l'on débat et transige autour de nos pratiques agricoles, leurs enjeux environnementaux, sociaux, économiques, et leur impact sur la santé – quoi de

mieux qu'une agora avec de la verdure où paissent quelques ruminants. Ce projet, dis-je, s'inscrit dans la lutte pour qu'une agriculture raisonnée soit viable au Québec, où le monopole du syndicat agricole étouffe les paysans qui veulent produire autrement qu'en monoculture transgénique et en élevage hors-sol.

Au montage, on choisira de garder quelques mots sur l'égalité de la vie de quartier, de longs plans de familles heureuses dans le parc et durant le défilé.

○ ○ ○

Les visiteurs affluent de toute la ville, de la banlieue. On veut voir les moutons. On multiplie par dix les visites de gens ravis de donner à manger aux animaux malgré les demandes répétées de ne pas le faire. Des séances de yoga au milieu du troupeau attirent des centaines de néo-yogis, au grand dam de Biquette. Je lui dis que ça augure bien pour la projection pendant le couchant de documentaires engagés sur l'état des lieux de l'agriculture au Québec en présence de leurs réalisateurs, tout comme la conférence sur le difficile combat d'un agriculteur artisan contre les contraintes législatives et administratives en place.

Outre les bénévoles des moutons, quatre spectateurs se joignent à nous pour la projection du premier film; une poignée de plus pour la conférence. On peut heureusement y ajouter les moutons, qui s'intéressent un peu à comment on les tond, et garder espoir que c'est en semant qu'on récolte.

— La ville te va mal, me dit Biquette, tu commences à dire des bêtises.

○ ○ ○

— C'est un peu porteur d'un idéal que j'ai foncé dans un projet qui fait cette alliance révolutionnaire entre les damnés de la terre et ceux de l'usine, le paysan et l'ouvrier, du moins dans l'étendard du concept d'agriculture urbaine, Biquette. Mais... mais...

... Mais encore une horde d'enfants des CPE qui court en hurlant vers les moutons, la cinquième de la journée, ils vont leur tirer les oreilles et leur donner de l'herbe malgré la pancarte *merci de ne pas nous nourrir nous avons de l'herbe à profusion*.

C'est l'heure de l'atelier pédagogique. La laine, le lait, la viande, le fumier qui retourne faire pousser l'herbe, les amis du mouton à la ferme. À quel âge et comment leur parler du détournement sémantique par la propagande de concepts fondamentaux comme le développement durable, l'écoresponsabilité? Leur parler des cartels qui, au nom de la nécessité économique, de l'efficacité, imposent des plans conjoints?

« C'est quoi un plan conjoint, les enfants? C'est l'État qui dit que, même si on a plein de sortes de poules, qu'on peut nourrir de plein de façons, pour donner aux œufs tout plein de goûts différents, on peut seulement vendre une sorte d'œufs au Québec, en suivant un seul règlement. »

« Allez les enfants, on joue à la ferme? J'ai besoin: d'un fermier, d'un fonctionnaire, d'un mouton, d'un publicitaire qui dessine une vache avec un grand sourire sur la pinte de lait et d'un intégrateur. »

À la fin, on fait une grande farandole en fredonnant *manipulez-nous mieux* du philosophe contemporain Didier Super.

○ ○ ○

L'agriculture urbaine de la Havane, maintenant florissante, accueille des stagiaires de partout dans le monde pour transmettre ses savoir-faire. Paradoxalement, elle a connu son essor

dans un contexte de crise économique grave et de disette, après l'effondrement du bloc de l'Est, la sombre *période spéciale* du castrisme. Elle a émergé sur les ruines de décennies de dictature communiste et surtout la faillite d'une politique agricole industrielle, imposant la logique des fertilisants chimiques, des pesticides et de la mécanique lourde tournant au *fuel* de Moscou. Le cynisme pourrait nous faire souhaiter une crise alimentaire locale similaire pour qu'enfin la raison paysanne reprenne ses droits...

Sinon, en attendant, il nous reste à persister dans la résistance, le combat pour une politique agricole plurielle de la terre à l'assiette; persister dans la parole pédagogique, voire la désobéissance civile, pour défendre le droit de produire en artisans. Méconnaissance, autisme, paresse, abondance? On n'a pas renversé le monopole de l'UPA et les moutons broutent toujours l'herbe qu'on leur donne.

Peut-être vaut-il mieux repartir à la campagne pour cultiver son jardin, capituler devant l'incommunicabilité.

C'est ce que me propose Biquette, qui trouve que la ville nous va mal, que, si je veux des mutations réelles, allez, hop, à la ferme, c'est le temps de la récolte de l'ail.

— Arrête de rêver, l'herbe n'est pas bonne ici, me dit Biquette.

Elle est rude, la Biquette. On a quand même besoin de poésie pour vivre, et pour faire la Révolution. **L**

♦ **Mathyas Lefebvre** a défroncé de la publicité pour devenir berger en Provence. Après une dizaine d'années dans les alpages et deux romans, il se consacre à l'écriture et à l'agriculture, entre le Québec et la France.

* Julie Roy, *Dans le bois avec les sorcières*, L'Oie de Cravan, 2016, p. 25.